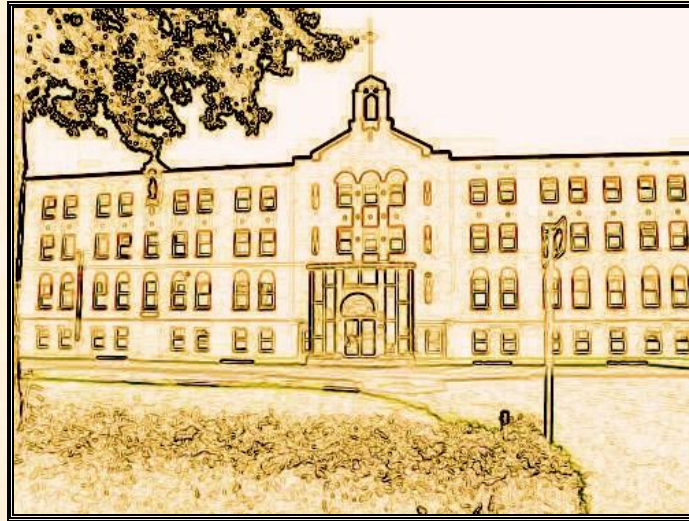


Capsules de vie d'une couventine



1

La classe était calme. Les élèves se concentraient sur le texte à composer. Certaines n'hésitaient pas à raturer; d'autres écrivaient en faisant boudiner une couette de cheveux entre leurs doigts.

Claudette avait terminé l'exercice depuis un moment. Plutôt que de perturber la réflexion de ses compagnes, elle s'était mise à écrire sur un bout de papier. Écrire. Les peines lovées au fond de son cœur coulaient de source dans le sentier qui s'ouvrait devant elles. Le crayon de plomb incrustait la feuille blanche de ses colères comme le charbon souille le visage des mineurs. Claudette couchait les mots sur le papier, les yeux crevés de tristesse.

_ Que fais-tu là? gronda la religieuse en enlevant le bout de papier des mains de la fautive.

L'écolière au regard si doux n'était pas vindicative. Elle baissa tout simplement la tête, comme le réclamait l'obéissance.

_ Tu verras ce qu'en fera la directrice, de ton bout de papier.

Comme de fait, Claudette fut convoquée au bureau de mère supérieure. Debout devant la religieuse, elle attendait sa sentence avec résignation. Elle savait qu'en faisant autre chose que ce que son enseignante demandait, elle enfreignait les règlements de bonne conduite et de discipline tant véhiculés au couvent.

_ Claudette, on m'a remis ton bout de papier. Qu'est-ce que ça veut dire?

_ J'avais terminé mon travail, mère directrice. Et tout à coup, j'ai senti monter ma peine. Elle s'est réveillée comme un loup se jetterait sur les poules. Mère Marie-Ange, j'ai écrit ça au fil des mots, pour me débarrasser de ma tristesse, pour me vider le cœur.

La supérieure, empathique, écoutait la pensionnaire sans la juger, la réconfortant. Elle l'amena à échanger sur les moyens à prendre pour lui permettre de poursuivre sa démarche d'écriture.

Quelques jours plus tard, Claudette devint aidante à la cuisine; elle voyait à peler des légumes, ou à récurer des chaudrons. Invariablement, la cuisinière en chef la déchargeait de sa tâche, même si celle-ci trouvait que son travail n'était pas complété. On lui avait assigné un cagibi, près du garde-manger. La fillette pouvait s'y retirer, avec crayon et papier, pour écrire ses émotions, pour exorciser les peines trop grandes qui meurtrissaient son petit cœur d'enfant mal aimée de ses parents. Comme elle l'avait convenu avec la directrice, Claudette déchirait ses écrits à la

fin de chaque retraite dans son armoire aux mots pour priver les indiscretes de ses états d'âme.

Claudette retient l'immense respect témoigné par la supérieure et les religieuses de la cuisine à ce moment charnière de sa vie : celui où elle s'achemine vers l'adolescence et enracine ses valeurs d'estime de soi. Devenue femme, elle saura échanger tout au long de sa vie avec son mari sur les difficultés passagères qu'ils rencontreront, attribuant cette capacité à l'ouverture d'esprit de mère Marie-Ange.

Même si sa mère l'a placée au couvent parce qu'elle la trouvait trop tannante, Claudette clamera haut et fort toute sa reconnaissance aux Franciscaïnes missionnaires de l'Immaculée-Conception. Plutôt qu'une punition, ces années au pensionnat ont été, pour elle, les plus belles de sa vie.

Véronique Morel, 2014